

BALCONS – CHANTS D'AMOUR

D'après *L'Été de la vie* de J. M. Coetzee et *La Maison de Bernarda Alba* de F. García Lorca

Nous sommes emprisonnés dans des conventions de pensée, écrasés par des normes morales, des tabous, enfermés dans des modèles générationnels comme dans des cages. Ces prisons déforment nos vies. Qu'est-ce que le bonheur, qu'est-ce que le sens de la vie ? Que signifie être un homme, être une femme, être soi-même ? Qui suis-je ? D'où est-ce que je viens ? Et enfin, vers où est-ce que je me dirige ?

Krystian Lupa

Agnieszka Wolny Hamkało — Tu as dit tout à l'heure quelque chose de très intéressant : les personnages que tu crées sont issus de tes souvenirs d'enfance. Tes protagonistes ont tes souvenirs ?

Krystian Lupa — Nous oublions l'osmose qui existe entre les expériences d'une personne qui crée des personnages et les personnages eux-mêmes. Parfois, il s'agit d'une identification, d'une implication totale, de s'engouffrer dans le personnage. Parfois, l'écrivain écrit un personnage authentique, une personne qui a vécu sa propre vie. C'est le cas dans *L'Été de la vie* de Coetzee, par exemple. *Balcons – chants d'amour* parle aussi de cela. Il en va parfois de même pour Sebald. Mais, quand bien même un écrivain utilise un personnage authentique, la vie intérieure de celui-ci reste un mystère pour nous. Nous ne connaissons l'autre que par certains faits, disons, ou par certaines déclarations, ou par des autoportraits que nous répandons dans le monde de diverses manières. Chacun d'entre nous diffuse de tels autoportraits. Mais, au fond, nous ne connaissons pas l'autre. Ni ses intentions, ni ce qu'il nous cache ou ce qu'il se cache à lui-même. De plus, la connaissance que nous avons les uns des autres par le biais du langage est loin d'être parfaite.

A.W.-H. — Cela te déprime ? Cela te rend curieux ?

K.L. — C'est aussi triste que fascinant. C'est peut-être ça le bonheur : savoir que nous ne connaissons pas complètement nos pensées. Combien de projections y-a-t-il dans nos explosions de bonheur, dans nos projections ? Plus tard, bien sûr, nous sommes cruellement déçus.

Alors, il n'y a pas d'autre moyen — le narrateur, à un moment donné, comble ce vide avec lui-même et il se produit un phénomène d'osmose que nous avons oublié au théâtre. Il s'agit d'expériences littéraires que le théâtre ne peut pas suivre. L'auteur d'un texte de théâtre crée une réalité essentiellement comportementale. Nous ne connaissons que le personnage, l'homme que nous voyons sur scène : nous entendons ses répliques, nous voyons ses mouvements, les gestes les plus divers avec lesquels il communique avec nous. En revanche, nous ne connaissons pas le cheminement de sa pensée, ni tout ce qui précède ses paroles et ses gestes. Il reste caché. Une expérience très significative pour moi a été mon travail sur Sebald, qui explore cette même sphère. Il me fascine, même si je pense que ce sont les prémices d'un chemin. Lui aussi s'intéressait à cette sorte d'osmose qui se produit dans tout acte de création, à savoir la connaissance.

A. W. H — Le phénomène d'incomplétude est-il important pour toi au théâtre ? Tes mises en scène sont-elles incomplètes ? Construis-tu des spectacles à partir de scènes incomplètes ?

K.L. — Si nous étions complets, nous ne ferions probablement pas d'art. Tout part d'un vide, ou plutôt de taches blanches que nous prenons souvent pour du vide. Et il est peut-être rempli de quelque chose qui nous est totalement inconnu.

Trad. vers le français Agnieszka Zgieb

JOHN. — Tu penses vraiment que les livres donnent du sens à notre vie ?

JULIA. — Oui. Un livre devrait être une hache pour briser la mer gelée qui est en nous. Sinon quoi d'autre ?

JOHN. — Un geste de refus face au temps. Une quête de l'immortalité.

JULIA. — Personne n'est immortel. Les livres non plus. Notre planète sera consumée par le soleil et réduite en cendres. Après quoi l'univers lui-même implosera et disparaîtra dans un trou noir. Rien ne survivra, ni moi, ni toi, et certainement pas les livres sur des aventuriers fictifs.

JOHN. — Je ne parlais pas de l'immortalité comme d'une existence hors du temps. Je parle d'une existence après la mort physique de l'auteur.

JULIA. — Tu veux que les gens te lisent après ta mort ?

JOHN. — Cette vision me donne une forme de réconfort.

JULIA. — Même si tu n'y es plus pour le voir ?

JOHN. — Même si je n'y suis plus, oui.

JULIA. — Mais pourquoi les générations futures iraient s'embêter à lire le livre que tu as écrit s'il ne leur parle pas, s'il ne les aide pas à trouver un sens à leur vie ?

JOHN. — Peut-être qu'ils auront envie de lire des livres qui sont bien écrits.

JULIA. — Tu veux passer ta vie à fabriquer des choses qui survivront peut-être comme une curiosité ? C'est ce que tu veux ?

JOHN. — Tu as mieux à proposer ? Quelque chose de mieux que d'écrire des livres pour occuper sa vie ?

JULIA. — Non. Mais j'ai une idée qui va peut-être te secouer et donner un sens à ta vie.

JOHN. — Et c'est quoi cette idée ?

JULIA. — Trouve-toi une femme et épouse-la.

Fragment du spectacle *Balcons - chants d'amour*, acte 2,
scène tirée du roman de J. M. Coetzee *L'été de la vie*, « Julia », traduction d'Agnieszka Zgieb

En librairie :

Dans la traduction de Catherine Lauga du Plessis

J. M COETZEE *L'été de la vie*, édition Points.

PONCIA. — Bernarda ! C'est un monstre ! Elle est capable de s'asseoir sur ton cœur et te regarder mourir à petit feu. Allez frotte ! Frotte-moi cette fenêtre.

DOMESTIQUE. — J'ai les mains en sang à force d'astiquer.

PONCIA. — Son pauvre mari a bien gagné son repos.

DOMESTIQUE. — Toute la famille est venue ?

PONCIA. — La famille du défunt est juste venue voir le corps. En la voyant elle, ils faisaient le signe de croix.

DOMESTIQUE. — Y aura assez de chaises ?

PONCIA. — Qu'ils s'assoient par terre. Maudite femme, que les clous de la douleur lui crèvent les yeux.

DOMESTIQUE. — Oh mon Dieu !

PONCIA. — Je suis sa chienne fidèle, j'aboie quand elle me l'ordonne. Mais un jour je vais en avoir assez.

DOMESTIQUE. — Et ce jour-là...

PONCIA. — Et ce jour-là je vais m'enfermer avec elle et je lui cracherai dessus toute une année. Bernarda, prends pour ci, Bernarda prends pour ça, et pour tout le reste. Elle ne vaut rien, ni elle ni sa famille. Sauf Angustias. Les autres, à part de la dentelle brodée et des chemises de fil, n'ont rien. Vous allez voir aujourd'hui, à l'ouverture du testament.

DOMESTIQUE. — Moi, je m'en contenterais bien !

PONCIA. — Il y a des traces encore sur la vitre.

DOMESTIQUE. — Impossible de les faire partir, ni au savon ni à la lavette.

PONCIA. — La messe se termine. J'aime comme il chante notre curé. Au Pater noster, sa voix monte, monte, on dirait une cruche qui se remplit d'eau. Plus de curé comme celui qu'on avait avant. Avec Repose ton âme dans la sainteté il faisait trembler les murs. Et, quand il disait amen, on aurait dit un loup qu'aurait pénétré dans l'église. Ameeeén !

DOMESTIQUE. — Tu vas te faire péter la voix.

PONCIA. — Je péterais bien autre chose !

Fragment du spectacle *Balcons - chants d'amour*, acte 1,
scène tirée de la pièce *La Maison de Bernarda Alba* de F. García Lorca, traduction d'Agnieszka Zgieb.

En librairie :

F. GARCIA LORCA *La Maison de Bernarda Alba*

dans la traduction d'Albert Bensoussan, Ed. Gallimard, coll. « Folio théâtre ».